Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 91 (1946)
Heft: 2

Artikel: Le prestige extérieur et la personnalité du chef
Autor: Vallière, P. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342308

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le prestige extérieur et la personnalité du chef

Il fallait s'y attendre ; la deuxième guerre mondiale a renforcé un certain égalitarisme vestimentaire, en théorie du moins, une tendance à la simplification des insignes de grades, jusqu'à vouloir effacer toute distinction entre l'officier et le soldat. A vrai dire, ces préoccupations sont d'ordre plus politique que militaire, elles proviennent de milieux qui s'intéressent à la défense nationale avec l'arrière-pensée de l'affaiblir, elles apparaissent à chaque période trouble de l'histoire.

La révolution russe, suivant l'exemple de la révolution française, a commencé par la révolte du soldat contre la discipline, le massacre des officiers, la suppression des insignes de grades, l'abolition du salut. Une fois le nouveau régime établi, il a fallu le défendre contre l'ennemi intérieur et extérieur. Il a été nécessaire de reconstituer une force armée, de rétablir la discipline et la hiérarchie par des mesures impitoyables, de créer des cadres et de leur donner le prestige et l'autorité indispensables à l'exercice du commandement. Les commissaires du peuple, après de cruelles expériences, se sont empressés de reconstruire ce qu'ils avaient détruit. L'armée rouge a repris les traditions de celle des tsars et leur politique conquérante. Moscou a revu les brillantes parades, les cérémonies à grand effet, les remises de décorations, les états-majors chamarrés, tout ce qui impressionne le populaire, toujours sensible aux spectacles qui exaltent l'idée

de force et de grandeur. Staline connaît la psychologie des foules. Bien plus, Staline a ressuscité la garde impériale, les régiments d'élite ont repris leurs noms d'avant la révolution et leurs somptueux uniformes : Preobrajensky, Pavlovsky, régiment de Volkynie, chevaliers-gardes. Les fanfares de cavalerie ont des trompettes d'argent. Les ordres militaires et les décorations ont réapparu, le dictateur en a créé de nouveaux, les poitrines sont couvertes de médailles et de plaques, l'armée de l'U.R.S.S. est la plus décorée de la terre. En même temps que le patriotisme restauré, le culte du passé reprend un nouvel essor. Les héros de l'ancienne Russie, sont en honneur ; la vie de Pierre le Grand et les hauts faits de Souvarof enflamment les imaginations.

Ces revirements se répètent invariablement dans l'histoire des révolutions qui aboutissent toujours à la dictature militaire. Les armées de la 1re République ont suivi le même chemin de 1793 à 1804 ; la dictature sanglante de la Terreur a préparé le règne de Napoléon.

Nous assistons à un de ces retours périodiques. L'offensive des réformateurs se concentre, au début, sur quelques points sensibles, toujours les mêmes : l'uniforme, la discipline, la tradition. La simplicité vestimentaire d'un grand général, le maréchal Law Montgomery, et son séjour en Suisse, n'ont pas manqué d'attirer l'attention des esprits libérés des règles tyranniques de la tradition, cette contrainte humiliante, indigne des peuples épris de liberté, après leur victoire sur la dictature. Nous traduisons ainsi les pensées confuses de ceux qui appellent de leurs vœux ce qu'ils ont baptisé « la démocratisation de l'armée ». Cette expression résume un programme, elle a un sens caché, elle signifie l'affranchissement complet de l'individu sous les armes, par la disparition des formes gênantes de la discipline, de l'uniforme, de la subordination. Les résistants et les maquisards ont préparé, sans le vouloir, un état d'esprit favorable à la suppression des formes extérieures.

Le cinéma et la radio ont mis en vedette, et répandu dans le monde entier, l'image du combattant de la délivrance, dépoitraillé, tutoyant ses chefs nommés par lui, ne leur obéissant que s'il le veut bien, généreux et brave, toujours vainqueur. Les officiers de l'armée régulière française ont eu beaucoup de mal à faire rentrer dans le rang ces hommes souvent réfractaires à toute soumission ; la légende avait fait de leurs défauts des vertus, du débraillé un stimulant de l'héroïsme. On voyait en eux les descendants des conscrits en sabots de l'an II, mais on se gardait d'expliquer au public ignorant et docile des salles obscures, que Bonaparte avait repris en mains énergiquement les volontaires de « la Patrie en danger », que les généraux sans culottes avaient des écharpes de soie et des panaches tricolores, des épaulettes dorées et des cols brodés. Sitôt empereur, Napoléon, fils de la Révolution, fit de son armée la plus magnifiquement vêtue de l'Europe, une vision d'apothéose, décor prestigieux de sa gloire.

Le maréchal Montgomery est devenu, bien malgré lui, car il est la modestie même, un favori des contempteurs de la tradition, des adversaires de la discipline. Ces réformateurs le connaissent mal et déforment sa pensée. Ils interprètent à leur manière les paroles et les gestes d'un homme vivant près de la troupe et qui serait fort étonné d'apprendre l'usage tendancieux qu'on fait de sa façon humaine et simple de traiter le soldat, car il n'y a chez lui aucune recherche de la popularité. Les témoignages de ceux qui ont servi sous ses ordres sont nombreux. Un livre vient de paraître, dans lequel l'auteur, curé dans le Jura bernois, raconte les conversations qu'il a eues avec des internés marocains. « Monty » leur a laissé une impression ineffaçable. Nous en reparlerons.

Ceux qui proclament : « Plus de galons ! » sous prétexte de fraternité, ou parce que la guerre d'aujourd'hui a des exigences impérieuses, ont souvent autre chose en tête que de rendre les combattants moins visibles et de diminuer pour

eux les risques de blessures et de mort. Il s'agit surtout d'enlever à l'officier son prestige extérieur.

De là à mettre sur le même plan le génie du vainqueur d'El Alamein, des Ardennes, de la ligne Siegfried, et « son mépris du prestige extérieur », il n'y a qu'un pas à franchir. Mlle Colette Muret le franchit allégrement dans la *Gazette de Lausanne*, du 7 février dernier. Son récit de l'arrivée du maréchal Montgomery dans l'Oberland ne cache aucune arrière-pensée, nous en sommes persuadé. Ce que nous avons dit plus haut ne la concerne d'aucune façon, car recrutée dans les S.C.F., elle a mérité les galons de sergent dans le corps des conductrices d'automobiles, et ses chefs s'accordent à louer son zèle, son esprit de camaraderie et son sentiment du devoir. Son « gros plan » est écrit dans ce style aéré, plein de verve, agréable et précis, avec ce sens aigu de l'observation qui caractérise ses reportages. Ses réflexions sur « le véritable apport du vainqueur d'El Alamein à la tradition militaire » nous paraissent cependant singulièrement osées. Voici sa conclusion :

« Il (Montgomery) a démodé le galon, déconsidéré la buffleterie, contribuant ainsi à ruiner le prestige extérieur auquel tant d'âmes restent sensibles, et qui faisaient déjà délirer la nourrice du jeune Astyanax devant les guerriers grecs coiffés du casque à la belle crinière. Finie la guerre en dentelles, la guerre fraîche et joyeuse. Monty en a fait une chose sérieuse que l'on peut traiter en pêcheur de truites. Avec science et ténacité. A la manière anglaise. Elle a fait ses preuves. »

Nous ne pouvons pas suivre Mlle Muret dans ses considérations sur le prestige extérieur de l'officier. Les questions de tenue et d'étiquette tiennent une grande place dans les règlements anglais, bréviaires des traditions qui font la force du Royaume-Uni. Tout chef qui a l'expérience de la troupe et connaît l'histoire des guerres, comprend la valeur éducative et psychologique de la tenue et voue aux détails du service la plus intelligente attention. *La négligence dans la tenue*

est un des premiers indices de la démoralisation d'une troupe. Vérité de tous les temps, confirmée par la deuxième guerre mondiale. Ceux d'entre nous qui ont assisté, en juin 1940, à l'entrée dans l'Ajoie, au désarmement et à l'internement du 45e corps d'armée français, n'ont pas oublié ce spectacle lamentable. Dans cette cohue de 40 000 hommes de toutes armes, les liens de la discipline avaient disparu, avec l'esprit de corps et l'autorité des chefs. Les hommes portaient sur eux les signes du découragement : désordre des uniformes, mauvais état de l'équipement et du matériel, visages fermés et indifférents. La 2e division de chasseurs polonais et les débris de la 1re passèrent ensuite. Elles avaient combattu deux jours sur le Doubs, pour permettre à leurs alliés de se réfugier en Suisse. Contraste éloquent : colonnes en ordre parfait, tenue correcte, armement, chevaux et matériel en bon état, et, dans les rangs silencieux, cette fière expression des visages que donne le sentiment d'avoir fait tout son devoir.

Notre règlement de service (chiffre 119) est catégorique, il insiste sur la valeur éducative et les nécessités d'ordre tactique qui font de l'entretien de l'équipement un élément de sécurité, de confiance et même de succès : « *L'entretien de l'armement et de l'équipement est un des premiers devoirs de l'homme* ; on satisfera à cette obligation même après de grandes fatigues et quand les conditions seront défavorables. Jusqu'en présence de l'ennemi, le soldat doit trouver le temps et les moyens d'entretenir son équipement, avant tout ses armes. » C'est avec raison que ces principes sont inculqués chez nous, dès le premier jour de service, avec une insistance que les gens mal informés traitent volontiers de pédanterie.

Dans l'état-major de Montgomery, « une simplicité inouïe règle les rapports et la tenue », dit Mlle Muret ; en campagne, rien n'est plus indiqué. Mais que penser de cette affirmation : « L'uniforme est réservé à de rares parades », ce qui signifie, si nous comprenons bien : le maréchal et son état-major sont en civil, excepté pour quelques rares parades.

Ce serait le retour aux usages du bon vieux temps, où les officiers de Sa très gracieuse Majesté se faisaient suivre, dans leurs expéditions, de leurs piqueurs et de leurs chiens, d'un bagage encombrant et d'une garde-robe civile complète pour se livrer au plaisir de la chasse à courre, entre deux combats, organiser des fêtes et des réceptions. Ainsi le duc de Wellington aux Indes et en Espagne. Ce n'est pas du tout le genre de « Monty ». Il y a donc confusion dans les termes : uniforme veut, sans doute, dire ici, la tenue kaki complète, le short et le pullover qui sont aussi un uniforme d'ordonnance, étant la tenue réglementaire des campagnes coloniales. Car, si les officiers d'un état-major supérieur prenaient la fantaisie de se mettre en civil en présence de l'ennemi, pourquoi les soldats ne suivraient-ils pas leur exemple ?

Le général Montgomery nous est présenté à El Alamein, en shorts, à plat ventre dans le sable, étudiant la carte, en attendant le roi venu pour le décorer. Rien de plus normal dans le désert de Lybie, par 40 degrés à l'ombre. Une campagne d'Afrique exige une autre tenue que celle de la garde royale à Londres, que celle des Finlandais par 40 degrés sous zéro, ou des chasseurs alpins à l'altitude 3000. Partout, les troupes coloniales ont adapté leur tenue au climat des régions où elles opèrent. Il est certain qu'à l'arrivée du roi, « Monty » s'est levé, s'est immobilisé pour faire à son souverain ce large salut anglais, en trois temps, avec moulinet de la main, que tout soldat, général compris, doit à son supérieur, même en plein désert. Sur ce chapitre là, les usages de l'armée anglaise sont d'une absolue rigidité, le formalisme, tempéré par l'éducation et la courtoisie, y conserve tous ses droits, entre officiers, c'est-à-dire entre gentlemen. La simplicité n'affranchit personne des règles de la politesse.

A Londres ou à Aldershot, le maréchal ne porte pas de shorts, ni de « maillot de coureur de demi-fond ». Quand il revêt sa grande tenue, il ne songe pas à « démoder le galon », ni à « ruiner le prestige extérieur ». Sa tunique écarlate est

brodée d'or, son col est encerclé de galons, les torsades de ses épaulettes portent les étoiles de son grade et les armes de Grande-Bretagne, des croix, des médailles lui barrent la poitrine, des plumes blanches ornent son bicorne, sa ceinture est en soie bleue et rouge. Que cela lui plaise ou non, il se soumet à l'ordonnance.

Il lui serait difficile de « déconsidérer la buffleterie ». Sous les tropiques, aux colonies, aussi bien qu'en Angleterre, l'officier ou le soldat sans buffleterie se trouverait désarmé, car c'est au ceinturon soutenu par des courroies de charge, que sont fixés le pistolet, les jumelles, les cartouchières, les grenades, la musette. Le ceinturon empêche aussi les shorts ou les culottes de tomber sur les pieds. Dans les garnisons de la métropole, en tenue de service, la buffleterie est en cuir laqué blanc.

Il est question aussi de quatre Allemands « bardés de fer blanc », offrant à leur vainqueur « la soumission du peuple le plus décoré de la terre ». L'armée de Rommel portait, en Afrique, une tenue coloniale de même coupe que ses adversaires ; peu de décorations, la croix de fer excepté, pour le reste, officiers et soldats de la Wehrmacht se contentaient d'une modeste brochette, à peine visible, que tous les belligérants avaient adoptée en campagne, et que nous voyons sur la poitrine des permissionnaires américains. Les Russes seuls, continuent à arborer « toute leur ferblanterie ».

Le maréchal Montgomery a d'autres préoccupations plus importantes et plus utiles à la gloire de son pays, que de détruire le prestige du chef, auquel il tient à sa manière qui est simple, pratique et militaire, c'est-à-dire qu'il réduit au minimum les formalités inutiles ; l'esprit qui vivifie et non pas la lettre qui tue. Qui a vécu près de la troupe et connaît ses réactions, sait qu'elle a l'âme aussi sensible à ce prestige que la nourrice d'Astyanax devant les guerriers grecs de l'Iliade, aux casques à belles crinières, il y a trois mille ans. La troupe est femme, elle se laisse conquérir par les qualités physiques, la belle tenue, l'élégance, l'aisance à cheval, à condition

qu'à ce prestige extérieur du chef correspondent les qualités du cœur et de l'intelligence, le rayonnement d'une forte personnalité. La simplicité d'allures s'allie souvent à la compréhension profonde de l'âme humaine, elle n'exclut aucunement le prestige extérieur.

C'est pourquoi les casques grecs aux belles crinières sont encore ceux de la garde républicaine à cheval, à Paris. Les régiments de Horse et de Life Guards, à Londres, aux cuirasses étincelantes, aux casques empanachés, donnent de l'éclat aux grandes cérémonies. Dans la foule qui se presse sur le passage des troupes, il y a beaucoup d'âmes aussi sensibles que celle de la nourrice d'Astyanax.

Le panache plaît aux hommes, ils attendent du chef les gestes qui rassurent. Celui qui commande impose son autorité par l'exemple des vertus qu'il exige. « Le chef qui passe devant sa troupe dans les moments tragiques, éveille des regards d'abnégation et d'amour comme aucune femme n'en a connus. » (Colonel Quinton : *Maximes sur la guerre.*) Le soldat aime à saluer avec un respect admiratif celui qu'il pare volontiers des plus belles qualités. Le chef est un drapeau, il représente aux yeux des combattants la pensée qui ordonne, la volonté qui dirige, la confiance qui s'impose. La guerre a toujours été cruelle et sérieuse. Le prestige personnel est plus nécessaire que jamais dans l'enfer de la guerre totale. Notre règlement de service fait reposer la discipline sur la confiance des subordonnés en leurs chefs. « C'est pourquoi la personnalité du chef exerce une influence déterminante sur le travail de la troupe en temps de paix comme à la guerre. Le chef gagne le respect et obtient l'obéissance de ses hommes par son influence personnelle et son attitude. » (Chiffre 31.)

Major P. DE VALLIÈRE.